



MARCHE OU CREVE

de Margaux Bonhomme

Elisa, une adolescente fougueuse et passionnée, veut profiter de l'été de ses 17 ans sur les pentes escarpées du Vercors où elle a grandi. Mais sa mère quitte la maison et la laisse seule avec son père pour s'occuper de sa sœur handicapée. Une responsabilité de plus en plus lourde qui la fait basculer de l'amour à la haine, jusqu'à perdre pied.

Jamais une œuvre cinématographique n'avait approché de si près la réalité du handicap et ses dommages collatéraux. Margaux Bonhomme y parvient de manière abrupte et dérangeante mais avec une justesse bouleversante que seule l'expérience vécue permet d'atteindre. La nature sauvage du Vercors, la pureté de la lumière, l'amour qui se dégage de cette famille viennent contrebalancer la dureté de son propos et participent à l'équilibre d'un film qui doit aussi beaucoup à l'impressionnante performance de Jeanne Cohendy. La comédienne a travaillé au quotidien pendant un an et demi pour parvenir à incarner avec vérité cette si troublante Manon.

Par la répétition des scènes du quotidien, la réalisatrice ne nous épargne rien. Manon bave, crie, gémit, fait des crises que seules des promenades en voiture parviennent à calmer. À la fois démunie et tyrannique, elle concentre toute l'attention d'un père aux yeux de qui Elisa ne fait jamais assez bien et a du mal à trouver sa place. Mais il y a aussi ces moments d'apaisement, laissant place à la joie, aux rires et à la complicité partagée. Prise au piège de cet amour inconditionnel, Elisa va peu à peu perdre pied et nourrir des sentiments ambivalents à l'égard de cette sœur devenue si encombrante.

C'est dans l'intimité de ces sentiments mêlés que la réalisatrice, qui s'est inspirée de sa propre histoire, nous fait pénétrer, par le biais de son héroïne, Elisa (Diane Rouxel). Cette adolescente joyeuse et équilibrée, s'appête à quitter la ferme familiale pour poursuivre sa scolarité à Montpellier.

Mais le départ de sa mère du foyer la contraint à rester pour aider son père à s'occuper de sa sœur aînée lourdement handicapée. On comprend très vite que c'est le placement de Manon dans un centre spécialisé qui est au cœur du désaccord entre les parents. Dans un pre-

mier temps, Elisa prend le parti du père, François – Cédric Kahn bouleversant dans son aveuglement entêté à garder sa fille près de lui – avant de se rendre compte peu à peu de l'impossibilité de la tâche.

Il fallait sans doute passer par la fiction pour raconter cette histoire. Et avoir la légitimité de celle qui l'a personnellement vécue. Car dans le film de Margaux Bonhomme, le handicap n'est pas un simple élément secondaire de l'intrigue ou prétexte à comédie. Il en est, et c'est très rare au cinéma, le sujet central. Abordé sans fards, dans toute sa crudité, avec ce que cela représente au quotidien pour la famille en termes de charge, de sacrifices, de colère, d'amour, mais aussi parfois de haine et de son revers la culpabilité.

La Croix



Margaux Bonhomme

Vous dédiez Marche ou crève à votre sœur. On devine que le sujet du film vous est très proche...

J'avais le même âge qu'Elisa, le personnage principal, lorsqu'il a été question de placer ma sœur, handicapée physique et mentale, dans un centre et, comme Elisa, cela a correspondu au moment où je devais quitter la maison pour partir faire des études ; un moment extrêmement douloureux.

Tout le film est vu du point de vue d'Elisa...

C'était un postulat auquel je tenais beaucoup. J'aime le cinéma de point de vue, où l'on reste collé à l'optique du personnage, à sa subjectivité, sa fragilité : c'est en comprenant véritablement de l'intérieur les émotions que celui-ci éprouve, que l'empathie peut naître chez le spectateur et que son regard peut changer. Elisa va droit dans le mur mais on sait pourquoi et on conçoit également qu'à un moment donné, elle puisse décider de prendre une autre direction. Durant l'écriture puis sur le plateau, je me posais constamment la question : « Où se trouve-t-elle dans la pièce ? Que voit-elle ? »

« Marche ou crève », le titre est dur...

Si certains peuvent n'y voir que la métaphore militaire, pour moi, c'est une expression qui exprime bien la vision que j'ai du monde et de la réalité. C'est provocateur, c'est violent, mais c'est à cette dureté que sont confrontés mes personnages. Mais le film est plus tendre que je ne l'aurais cru. C'est mon leitmotiv quand j'écris ou que je fais une photographie. Je sais que le texte ou l'image vont me révéler autre chose que mon intention première, et donc quelque chose que j'ignorais sur moi-même et sur ma vision des choses.

Autant dire que Jeanne Cohendy est bluffante dans ce rôle de composition, qu'elle a travaillé pendant plusieurs mois avec des psychomotriciens. La Manon qu'elle donne à voir à l'écran est à la fois touchante et énervante lorsque ses cris viennent crever les tympans du spectateur. On peut dire que la réalisatrice a atteint son but de faire jaillir une dualité de ressentis. **Elle parvient en effet à créer tout à la fois un sentiment de malaise et d'inconfort, en même temps qu'une bienveillance absolue envers Manon.** C'est sans aucun doute parce que la réalisatrice est elle-même touchée dans sa vie intime (sa propre sœur est polyhandicapée) qu'elle en parle si bien et qu'elle ne porte aucun jugement sur ses personnages ou leurs réactions.

Car évidemment, subir le handicap en dommage collatéral est difficilement supportable à long terme. La mère (Agathe Dronne) vient d'ailleurs de quitter la maison, refusant de continuer à s'occuper de sa fille. Elle n'en peut plus. Le père (Cédric Kahn) dédie de plus en plus sa vie à sa fille aînée, au détriment de son couple et de son travail. **Et c'est d'ailleurs intéressant que, pour une fois, ce soit un père qui soit montré à ce point impliqué dans la gestion au quotidien du handicap de son enfant.** Car on sait que ce rôle est le plus souvent dévolu à la mère. Pourtant, ce père-là, que l'on ne voit bizarrement jamais en train de s'énervier ou de craquer, n'apparaît pas particulièrement sympathique. Mais on ne sait pas vraiment si c'est parce que le rôle est écrit ainsi ou parce que Cédric Kahn met son côté brut de décoffrage totalement au service de son personnage, comme celui qu'il offrait dans *L'économie du couple*.

Mais le véritable point d'entrée de *Marche ou crève*, c'est Elisa (Diane Rouxel, dont la présence est aussi intense que solaire), la sœur cadette et complice de Manon. **C'est par le prisme de son regard que l'on est en prise directe avec la vie de Manon.** Sa vie à elle aussi tourne autour de sa sœur. Elle parle peu, fait avec et comme elle le dit, n'a de toute façon pas le choix. Mais le désinvestissement de sa mère lui fait brutalement occuper une autre place, un peu plus lourde cette fois-ci.

La réalisatrice use d'ailleurs de jolies métaphores pour permettre au spectateur d'être en empathie absolue avec Elisa. Elle filme ainsi son héroïne roulant en scooter sur les routes sinueuses aux dangereux virages. Comme pour renforcer l'idée que sa vie est loin d'être une ligne droite, tant elle est semée d'embûches depuis le début. De même, pour permettre à Elisa de s'extraire un peu de sa vie avec Manon et de lui faire prendre de la hauteur, la réalisatrice la montre en train de faire de la varappe avec son père ou de monter aux arbres avec son amoureux Sacha (Pablo Pauly).

Mais peu à peu, le sourire et le calme affichés en permanence par Elisa sur son visage vont se transformer. L'impatience, l'inquiétude, l'énervement, la colère et la rancœur vont gagner son cœur. Ses dents vont se serrer, son regard se dur-

cir, ses répliques acérées passer le bord de ses lèvres. Car même si c'est pour le bien de sa sœur, elle va se sentir obligée de prendre des décisions qui vont à l'encontre de ses propres envies. A force de ne vivre que pour Manon, elle s'est perdue elle-même et ses parents, eux-mêmes dépassés, n'ont rien vu venir. *Marche ou crève* met d'ailleurs très bien en évidence **le poids des contraintes qui empêchent l'épanouissement personnel, sous couvert de la cause forcément bonne du bien-être d'une personne prioritaire.** Car Manon, trop âgée, ne peut plus fréquenter le centre de jour qui l'accueille. Elisa et son père se refusent à la voir placer en centre spécialisé loin d'eux. *Marche ou crève* effleure alors l'autre difficulté sous-jacente que rencontrent inévitablement les familles des handicapés : que faire d'eux quand ils vieillissent, ou quand leur propre famille vieillit ? Et même si l'épuisement guette les familles, ce n'est jamais de gaieté de cœur qu'elles décident un tel placement. Là-bas, on sait bien que la jeune femme sera une parmi tant d'autres et ne bénéficiera pas autant d'attention, de temps ou d'encouragements de la part des soignants. On se dit aussi que peut-être, elle souffrira davantage, au risque de perdre plus vite ses facultés. La réalisatrice réussit à rendre particulièrement forte à l'écran la douleur de ce non-choix et, tout comme la famille de Manon, on a le cœur serré. *Marche ou crève* est donc un **film éprouvant mais nécessaire, qui offre beaucoup d'émotions et un regard plein d'humanité et de réalisme sur le handicap**, tout en osant montrer que les aidants peuvent aussi s'octroyer le droit de vivre leur vie.



Diane Rouxel et Jeanne Cohendy

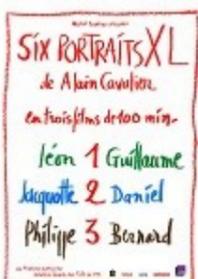
ont composé leurs rôles ensemble pour parvenir à une interprétation si brillante qu'on se prend à composer le nom de Jeanne Cohendy sur un moteur de recherche pour savoir si l'actrice n'est pas vraiment handicapée. « C'est le plus beau compliment qu'on puisse me faire, avoue cette dernière. J'avais constamment peur d'en faire trop, de ne pas être à la hauteur de mon personnage. »

« Margaux Bonhomme nous a fait travailler ensemble en amont et ça a fonctionné tout de suite, se souvient Jeanne Cohendy. J'ai pu rencontrer sa sœur au milieu de ses éducateurs et travailler ma gestuelle avec une coach, car c'est cela que j'ai eu le plus de mal à reproduire. » Elisa doit tenter de comprendre les besoins de Manon en toutes circonstances et se plier à ses désirs, ce qui n'est pas toujours évident. « Mon personnage est dans la réaction face à celui de Jeanne », précise Diane Rouxel.

La complicité entre les deux comédiennes était la condition sine qua non à la réussite du film. « Cela ne devait pas être évident pour Diane car je devais rester constamment dans ma bulle », reconnaît Jeanne Cohendy. Sa partenaire n'a pas l'air de lui tenir rigueur, tant s'en faut. « La composition de Jeanne était si forte qu'il m'arrivait d'oublier qu'elle jouait un rôle, notamment quand elle pousse des cris déchirants. » Le spectateur, lui, est bluffé par tant de justesse. Au point de ressentir leur émotion à fleur de peau.

Cette même semaine

Du 23 au 29 janvier



**Après Léon et Guillaume,
découvrez Jacotte et Daniel**

La semaine prochaine, du 30 janvier au 5 février

